

ARTX. E.I./S.E.V. 

Salla

Agiri Zk.

REVUE INTERNATIONALE

DES

ÉTUDES BASQUES

REVUE INTERNATIONALE
DES
ÉTUDES BASQUES

Publication de la Société des Etudes Basques «Eusko-Ikaskuntza»

TOME XX

ANNÉE 1929



PARIS
EDOUARD CHAMPION
5, quai Maiaquais (6.^e)

SAN SEBASTIAN
IMPRENTA DE LA DIPUTACIÓN
DE GUIPÚZCOA

1929

Une enquête linguistique universelle ⁽¹⁾

Le mouvement de la civilisation entraîne naturellement l'élimination des langues parlées par des groupes d'hommes petits et sans influence; de même, dans une communauté où s'emploient des parlers divers d'un même type, un parler central tend à se généraliser qui devient la langue de tout le monde. Ainsi des langues et des parlers disparaissent sans cesse, et maintenant plus vite que jamais.

Or, pour l'histoire du langage, ces langues de petits groupes, ces parlers locaux sont les témoignages qui permettent de remonter, autant qu'il est possible, dans le passé: la méthode comparative permet seule, on le sait, de faire l'histoire des langues, et elle est d'autant plus efficace que l'on dispose de témoignages plus nombreux et distincts les uns des autres. A l'histoire des langues romanes la foule des parlers locaux gallo-romans fournit des données auxquelles le français littéraire et le provençal littéraire ne sauraient suppléer.

Quand donc des langues s'éteignent sans avoir été recueillies ou après l'avoir été d'une manière sommaire, imparfaite, comme tant de parlers de Tasmanie, d'Australie, de l'Amérique, du Caucase, de la Sibérie, c'est, pour la linguistique, une perte irréparable et qui rendra ou malaisée ou incomplète, ou même impossible à certains égards, l'histoire du langage humain. Et, de même, quand, dans un pays européen, un parler local perd ses caractéristiques propres avant qu'on ne les ait exactement notées, c'est une page de l'histoire de nos langues européennes qui s'efface sans retour.

D'autre part, des relevés faits dans des conditions diverses, avec des préoccupations diverses, et qui, trop souvent, se bornent à de

(1) Cet article paraît dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* (n.º 77, tome XXIX). Nous remercions M. Meillet de nous en avoir autorisé la reproduction ici, ainsi que d'y avoir joint une note, spécialement écrite pour nos lecteurs (*Note de la rédaction*).

simples listes de mots, ont le défaut d'être difficilement comparables entre eux. Dispersés dans des recueils dont beaucoup ne sont pas consacrés spécialement à la linguistique, ils sont en partie peu accessibles. Même quand on les possède, on ne peut les utiliser pour les comparer entre eux qu'après en avoir rapproché les éléments au prix d'un travail matériel considérable et stérilisant.

En un moment où les langues évoluent avec rapidité, et où, d'un autre côté, des rapprochements imprévus permettent de grouper la plupart des langues dans un nombre toujours plus restreint de grandes familles, il est donc urgent d'entreprendre une enquête linguistique portant sur la totalité de l'univers et propre à fournir des données comparables entre elles, faciles à utiliser.

Pour aboutir, pareille enquête ne peut être que sommaire. Les ressources dont les linguistes disposent ou dont ils peuvent espérer disposer dans un avenir prochain ne leur permettent pas de décrire complètement et d'une manière approfondie toutes les langues. Il faut donc recourir au seul procédé qui, jusqu'ici, ait permis d'abcutir avec des moyens modestes et des résultats importants, celui de l'enquête par questionnaire, faite par un petit nombre d'enquêteurs dans un certain nombre de localités, et aboutissant à des atlas linguistiques.

Ces atlas existent maintenant pour l'Europe occidentale en nombre suffisant pour qu'on en puisse apprécier l'utilité. Le premier a été l'*Atlas linguistique* de la France par Gilliéron et Edmont, qui a suscité un atlas de la Corse et un atlas de la Basse-Bretagne en cours de publication. Il se publie d'autre part un atlas de la Catalogne par M. Griera, et un de la région des Alpes et de l'Italie par MM. Jud, Jaberg et Scheuermeier, Pohlfs, Wagner; l'atlas Jud-Jaberg apporte des perfectionnements importants. Un autre atlas de l'Italie se prépare en Italie même. En France, des enquêtes partielles poursuivies par MM. Millardet, Bruneau et O. Bloch ont apporté à l'Atlas Gilliéron des précisions et des recoupements. Pour la Slovénie, M. Tesnière a fait un atlas spécialement consacré au problème du duel. La méthode est donc maintenant bien fixée, et il n'y a qu'à l'appliquer, sauf à en perfectionner les détails et l'application.

J'ai en conséquence proposé au Congrès de linguistique de La Haye de prendre l'initiative d'une enquête systématique, par questionnaires s'étendant au monde entier et devant permettre de dresser un premier atlas linguistique du monde.

Après discussion, le Congrès a adopté la résolution suivante:

Le premier Congrès de linguistique réuni à La Haye le 10-15 avril 1928 soumet aux divers gouvernements et aux commissions compétentes de la Société des Nations la requête suivante:

1. L'état linguistique du monde est loin d'être connu suffisamment pour les besoins de la science; beaucoup de langues et de dialectes sont en voie d'extinction et risquent de disparaître sans avoir été recueillis.

2. Le Congrès estime unanimement qu'il est du devoir de tous les gouvernements d'organiser une étude aussi complète que possible des langues et dialectes de tous les pays dont ils ont la garde.

3. Un procédé simple et rapide consiste à envoyer dans un certain nombre de localités des régions à explorer des enquêteurs munis d'un questionnaire à faire traduire dans le parler de chacune de ces localités. Cette enquête peut aboutir à une représentation cartographique des faits. On aurait ainsi les éléments pour un premier atlas linguistique du monde.

4. Pour donner une idée complète du fonctionnement et de la nature intime des langues, il est nécessaire de recueillir en des textes originaux dans chacun des parlars considérés et, dans la mesure du possible, d'obtenir des inscriptions phonographiques.

Le quatrième alinéa de cette résolution porte la trace de la discussion qui s'est élevée.

Au procédé du questionnaire il a été objecté qu'il n'était pas toujours possible d'obtenir d'un demi-civilisé le nom d'une notion; il y a des langues où il n'y a pas de mot pour «maison», mais seulement pour «ma maison», «la maison», etc. L'objection ne porte pas si, comme on le fait maintenant, le questionnaire se compose essentiellement de phrases, et non de mots isolés.

Assurément, l'enquête par questionnaire a des inconvénients inhérents à sa nature même; elle n'est pas de nature à faire pénétrer dans la nature intime des langues considérées. Apportant, pour les langues dont la structure intime est bien connue, des informations sur les formes locales, elle ne fournit, sur une langue inconnue, qu'une information superficielle. Il va de soi que, partout où ce sera possible, il conviendra de recueillir des textes qui permettent de pénétrer plus profondément dans la langue. Et, d'autre part, il serait précieux d'avoir des enregistrements phonographiques grâce auxquels l'aspect phonique de la langue serait exactement conservé pour l'avenir;

mais on sait que ces enregistrements ne sauraient en aucune manière remplacer pour le linguiste une description même sommaire.

L'un des linguistes qui ont fait des objections, M. Léo Spitzer, n'a pas été convaincu de la nécessité de procéder comme l'a proposé la résolution du Congrès, et il en a publié dans la *Revue des études basques*, 1928, p. 169 et suiv., une critique (v. aussi *Die Neueren Sprachen*, 1928, p. 440).

Je suis d'accord avec M. Spitzer sur un point: l'enquête linguistique par questionnaire ne dispense pas de faire des dictionnaires aussi complets que possible. Je serais plus sévère que M. Spitzer sur l'état actuel de la lexicographie française: il est scandaleux. Mais, entre les frais qu'ont occasionnés les voyages d'Edmont et ceux qu'occasionnerait la préparation d'un dictionnaire historique du français, il n'y a pas de commune mesure. Les voyages d'Edmont pour l'Atlas Gilliéron ont coûté très peu; ceux de M. Scheuermeier pour l'atlas Jud-Jaberg ne sont pas revenus cher non plus. Si l'atlas Gilliéron n'avait pas été fait, on n'en aurait pas davantage le dictionnaire historique du français répondant aux besoins actuels, dont l'absence est si regrettable et si peu honorable pour la France.

Les critiques élevées par M. Spitzer contre le procédé du questionnaire sont au fond des critiques contre la méthode comparative.

Cette méthode exige, en fait, de fortes simplifications, par ceci même qu'elle a pour objet la «langue», et non la «parole», et, dans la langue, la structure, les mots généraux, et non les détails, les nuances, et les termes techniques ou particuliers à certains groupes d'hommes, à certaines attitudes mentales. Si la grammaire comparée des langues indo-européennes a pu se constituer aisément c'est qu'elle a opéré dès l'abord avec des langues fixées, comme le sanskrit, le grec littéraire, le latin, le gotique, le vieux slave, l'arménien, c'est-à-dire avec des états de langues fortement simplifiés. Avec des langues instables, troubles, comme le vieil irlandais par exemple, on n'a pu opérer qu'une fois les lignes générales de la doctrine arrêtées à l'aide de langues fixées, c'est-à-dire de grossières simplifications initiales.

Les simplifications évidemment brutales qui sont obtenues par les méthodes de la géographie linguistique répondent donc aux besoins de toute grammaire comparée à ses débuts. Pour déterminer les familles des langues, c'est-à-dire les généralisations successives de langues communes, pour faire apparaître les rapports entre ces familles et pour faire reconnaître les actions de parlars dominants,

la méthode géographique a fait ses preuves. Bien entendu, il ne faut pas lui demander de révéler la façon dont se produit le changement linguistique. Elle opère avec des états de langue, non avec des phénomènes naissants.

Une fois que les lignes d'ensemble sont tracées et que l'on est sûr de n'avoir laissé disparaître sans en avoir recueilli les traits principaux aucune langue, les linguistes doivent regarder de plus près, faire des enquêtes plus délicates: chaque progrès dans la précision des observations a chance d'amener un progrès des théories. Mais actuellement, ce qui s'impose, c'est d'organiser des enquêtes d'ensemble. A vouloir faire finement dès le début, on risquerait, certainement, de ne pas aboutir.

A. MEILLET

M. A. Meillet nous prie d'annexer à cet article la note suivante:

En ce qui concerne proprement le basque, le problème qui se pose est celui-ci.

L'expérience faite, surtout dans les pays de langue romane et de langue allemande, mais aussi dans l'Armorique française et la Slovénie, montré qu'une enquête par questionnaire aboutit, avec des dépenses très modiques, à donner une idée nette d'un domaine linguistique étendu. Avec les résultats d'une enquête de cette sorte, le comparatiste dispose d'une grande masse de données aisément comparables entre elles.

Il va de soi que, si l'on peut espérer obtenir, dans les prochaines années, des descriptions complètes et précises de chacun des principaux parlars basques—je ne dis pas des principaux dialectes: la notion de dialecte est vague et n'a aucune réalité saisissable—, on pourra se dispenser de l'enquête par questionnaire. Mais, à juger d'après ce qui s'est publié dans les dernières années, pareil espoir ne saurait être formé, et l'on peut tout au plus espérer une ou deux enquêtes approfondies, auxquelles l'enquête par questionnaire ne fait pas tort.

Pour la description de l'ensemble du domaine, les études basques ont donc à choisir entre une enquête par questionnaire, rapide et peu onéreuse, et le néant. Il est à espérer qu'on n'optera pas pour le néant.

A. M.

EUSKALDUN BIPILAK

ETA MANCAHTAR BIZKOĀK IZAN ZUTEN

BUĀUKALDI LAZGAĀIAREN ONDAĀA

Ixtori onen leen-zatian or utzi ditugu euskaldun bizkoĀa ta Quixote yaun aipu aundikoa, ezpata soilak gorarik, ukaldi erdiragaĀi bana elkaĀi irauzteko einan; ainik eta erdi betean atzemanegeroz, erdiratuko baitzuten elkar eta goiti beera lertuko, punisagaĀa bezala. Kezka artan eten ginuen gertaera atsegin ori; yalki zuenak ezpaitzigun eĀatĀn non ediren laiteken ixtori aren ondaĀa.

Atsekabetu nintzen, eta irakuĀaldiĀo aren atsegin-poxia atsekabe bilakatu zitzakidan, gertaera aren nonbaiteko ondar-zatia luzeagoa litakelakoan, eta edireiteko, beĀiz, alderdi txaĀa.

Ezina ta oigabezkoa iduri zitzakidan, alako zaldun ona, gizon yakintsu baten peitu ote zen, egite aĀigaĀi oriek idazteko; eldetara doazin «zaldun ibiltari» direlako oriek ezpaitziren aukera aukerako yakintsu baten edo bigaren peitu izaten, beren egite aundiak ez ezen, burutapenik gordeenak eta aurkeririk ĀimiĀoenak ere oarta-razteko. Ta Platir-ek eta bere gisakoek gainez ukan zutenaz, ezpaitzen beaĀetan izanen Āondikoz! gure zaldun ona.

Enuen bada sinetsi nai ixtori eder ura erdaiĀatua ta andeatua zitakenik, eta onen obena aldi-mende gaizto iresleari egoziten nion, bertze zernai bezala, ixtori au ere gorderik edo igaturik zadukalakoan. Iduri zitzakidan bertzenaz, liburu aien artean ediren bai nituen «Espa gaiztoen etsipena» ta «Henares-ko maitagaĀiak eta artzainak» bezain oraitsuko ixtoriak, gure au ere oraitsukoa bide zela, ta yendearen burutan ezafi gabe zagonez geroz, bere eĀixkako edo aldirietako yendee n oroitean edirenen zela.

Uste-muste onekin naasirik eta gure espaĀar aipatu den Manchako Quixoteren bizitza ta mirakukuak yakin naiz nindabilen; Mantxako zaldunen argi ta ixpilua izanik, gure mende negargaĀi oketan zaldun ibiltari asi zenarenak. Ibili ere baitzen irainak aspe-

farazten, alargunen urgaitzen, eta arako zarta-mutil eta zamalzain-artean neskaxtasuna oianez oian, ibaíez ibar zarabilten neskatx aiei laguntzen. Ea ziren oen artean, laurogei urtez atari zabalean etzinda ere, erdi zituen ama bezain osorik il-obira yautsi zirenak, kankailuren batek edo armadun ta buruzofoðun zipotzen batek edo eñaldoi izugafiren batek indarbeartzen ezpazituen. Ortaz bada, ta bertze zenbait kariaz, gure Quixote yauna beti aipagafi da, ta neri ere etzait aipua ukatu bear, ixtori onen ondaña bilaketan egin nuen alegin eta nekearengatik. Ea dakit bai, zeruak eta alabeafak eta zorionak lagundu ezpalidate, munduak etzuela izanen au irakurtzeko (ordu bitsuko) atseginaldirik. Ikus bada, nola ediren nuen.

Einola Toledoko Alcanan nindagoelarik, mutiko bat etofi zitzakion zarpil-biltzaile bati, paper zar eta iskribu batzuen saltzera. Ain itoa bai naiz ni atariko paper-puxkak ere irakurtzeko, nere leiari nitxekola, artu nuen, mutiko saltzaile aren iskribuetako bat. Arabi-letrak zirela goartemanik, irakurtzen ezpanakien ere, inguru-begira asi nintzen, erdara zakien maurtañik azaltzen ote zen. Etzen gaitz izan, ez ta izkuntza aitzinagokoa ta ederañoa izan balitz ere.

Zoriak, naski, ekañi zidan nere gogarañoa, ta liburuia eskuetan ezafi niolarik, ideki zuen erdi-aldeetik, eta apurño bat irakuñita ifiz asi zen. Galdegin nion zeri ifi egiten zion, eta, «liburu arek ertzean zadukan oar bati» yardetsi zidan. Eñan zezala agindu nion, eta berak, ifi egitez atertu gabe eñan zuen: ona zer dagoen ertzean idatzirik: «ixtori ontan ainbertze aldiz aipatzen deneko Toboso-ko Dulcinea onek edozein emakumek baino esku ohea zuen urdeen gazitzeko». Ni «Tobosoko Dulcinea» entzutearekin, añtua baldituta gelditu nintzen, iduri baitzitzakidan iskribu aietan bide zela Quixote jaunaren ixtoria. Uste onen ustez, iraduka irakuñarazi nion aitzinaldetik, eta arabi-izkuntza itzetik ortzera erderatzen zuela, ikus zer eñaten omen zuen: «Manchako Quixote jaunaren ixtoria, arabitar ixtorigile Cide Hamete Eenengelik idatzia». Zuurtze aundi bear izan nuen nere pozaldia itzalgaizteko, liburu aren idaz-gaia nere belañietara zeneko; ta zarpil-biltzaileari aitzina arturik, paper eta iskribua oro eñeal erditan erosi nition. Berak ere zuurtzea izan balu, ta ni aien ifikatzen nengoela yakin, artuko zituen, naski, saltzekotik, sei eñeal ta akets. Aldegin nuen usu maurotañarekin, Eliz nagusiaren eipera, ta eskatu nion, Quixote aipatzen zuten iskribu aietakak oro erdarara itzuli zitzala, añen, izpirik utzi gabe ta eratziki gabe; eskatzen zuena xurituko niela ta. Bi aña maats-

zimel eta lau efeu garirekin etsi zuen, eta zintzo ta xee ta labur itzuliko zituela. Nik beñiz, nere egitekoa eñazteagatik, eta nere edirena eskutik ez uzteagatik, etxera ekañi nuen, eta ilabete ta erditsuren mugan erdaratu zuen emen daraikon eran.

Lenbiziko iskribu-atalean, Quixote yaunaren eta euskaldunaren buñukaldia zagoen, bizi bizi ta egite berean margoztua, ixtoriak eñaten duen ekantzean, ezpatak gorarik, bata bere gorde-piñilarekin gerizatua, ta bertzea bururko batekin. Eta euskaldunaren mandoa ain bizi-antzo iduria zagoen, iduri baitzuen azkon-ukaldi bat bidera ere, eraendua zela. Idazpekotzat au zadukan: «Sancho Azpeitiaña, izen au bide zuen. Eta Rocinante bertze au: «Quixote yauna». Rocinante ori miragañiki iduriztatua zagoen, ain luze, argal eta aul, alako bizkafeñuzarekin, ain birike-min galduarekin, agerian baitzagoen zein oartuki ta zer izen yatoña eritzi zioten: «Rocinante». Aren ondoan zagoen Sancho Sabel, astoa buru-lokitik zadukala Idazkipetzat: «Sancho Ankamakil». Margo-iduriak adiarazten zuenaz, sabela aundia bide zuen, kaizu labuña, ta ankamakilak luzeak, eta ofengatik bi izen oriek ematen bide zazkio ixtorian: «Sabel» eta «Ankamakil».

Bertze iñozokeri batsuk oar laitezke, baino ez dire kanore aundikoak, eta ez datoz ixtoriaren arira, egiazkoa izateko: egiazko ixtoririk ezpaita gaiztorik. Ixtori oni oztoporen bat yañi al balaitio, egilearena litzake, arabitaña baita berez, gezurti utsa, aien sortefitaña denez. Ala ere, aiek ain etsai ditugunez gero, gure ixtori au luze ordeñ labur yo ditake. Ala dirudi, izan ere, zaldun bikain onen aipuetan luzatu bear lukenean ere, berariz ixiltzen baita Caizki egiña ta okeñago asmatua. Ixtorigilea, zintzo, egiati ta leñagabe bear baitu; ez du egiazko bidetik okeñarazi bear, ez sariak, ez belduñak, ez asañeak, ez leiak. Egiaren ama da ixtoria, aldimeñdearen leikide, egiteen gordairu, iragan-meñdearen aitorle, oraia- ren erakusburu ta argibide, ta geroaren oargañi. Ixtori ontan edirenen da atsegingañienetan edireñ laitekena, ta utsen bat balu, nere obena litzake, ta ez gaiarena. Ainaren bigañen zatia onela asten zen bada, erdarari gatxizkola.

Ezpata zofotzak gora eraikirik, bi buñukalari indartsu ta asañetuak baziruditen zeru-luñ-ifarnueri eskainka ari zirela: alako kemena ta yarkera zarakusten. Lenbiziko ukaldia euskaldun asañeak irautzi zuen, bai indañez ta amuñuz; bidean ezpata okertu ezpaltzaio, ua bakaña naikoa baitzen gure zaldunaren buñuka ta eldeak oro betiko itzaltzeko. Eaino gure zalduna, gauñ aundigotarako

zadukan zorionak, eta arerioaren ezpata okertu egin zuen. Ezke-
reko soinburuan atzeman ba zuen ere, arma-yantziaren alderdi
osoa kentzea besterik etzion egin, eta aina lufera yautsi zen ixtilu
aundiz, eta osc ondaturik, Quixoteren belafi-erdia berekin era-
maten zuela. ¡Ene! Nork adiarazi bear bezala, gure manchatafaren
biotzean sortu zen amofua bere burua ala ikusiki? Yafi zen zut,
oin-burdinen ganean, eta ezpata bi eskuetan estutzenago zuelarik,
eman zion euskaldunari egundainoko asafearekin, eta bururkoaren
eta buruaren erdian asmatu. Alako gordagailu cna ezpaitzen aski
mendi bat erori balitzakio bezala asi zen euskalduna odola zariola
sudur-ago-belafietatik, eta mando-gainetik erori-einean. Eta lepotik
eldu ezpalio, eroriko zen naski. Ala ere cinak burdinetarik atereak
zituen, besak lepotik askatu zitzaizkion, eta mandoa, ukaldi-
otsez ikaratuta asi zen iges zabaldegian barna ta ziripurdi asko
gabe, lufera egotzi zuen nagusia. Eegira zagokion lasa lasa Quixote
yauna, ta erortzen ikusi zuenean, yetsi zen zaldi-gainetik eta zailu
yoan zitzakion, eta ezpata-mutuía begietan keinatzen ziolarik,
txil egiteko eran zion, bertzenaz lepca moztuko ziola. Euskalduna
lafi zen, itzik atera etzezaken einean, eta igariko zion gizagajoak,
buruka-bitartean aldixarturik bezala kotxean egon ziren andre
batzuk ara etofi ezpalire, ta otoi ta otoi eskatu ezpalicte, bizia
barka zezaiola aien ezkutariari: ain itsu zagoen Quixote Yauna.
Yardetsi zien afoki ta funtsez: «Baiki, andre edefak, pozik eginen
dut eskatzen didazutena, baino aukera batekin: zaldun onek agindu
dizadala Tobosoko efira yoanen dela, ta niketz Dulcinea berdin-
gabearen aitzinera agertuko dela, ontaz gogoak emaiten diona egin
dezan». Andere beldurti ta naigabetuak, Quixote eskkatuari begi
eman gabe, ta Dulcinea ori nor zen galdegin gabe, agindu zioten,
ezkutariak eginen zuela, aren bidez aginduko zitzakiona. «—Itz
ofen zinarekin eztiot bada aufera gaitzik eginen, merezi izan ba
du ere».

ORMAETXEA N.

(LEEN-SARI IRABAZTUNA)

Elde: aventura (L. Azkain).

Txil egin: darse por vencido (Ba-i-m-cñ).

Puni-sagaía. Sariztutako euskaratzean *mingrana* ipini nuen Haranedeñi ta Duvoisini nitxekiela. *Mingrana malogranatum* da, ta *puni-sagaía malum punicum*, adi-efazagoa *mingrana* baiño.

El galgo de su autor. Itzuri egin zitzakidan euskeraratu gabe.

DOCUMENTO CURIOSO

Acta de la sesión celebrada por el Ayuntamiento de la villa de Rentería a once de Noviembre del año 1654.

«Este día dijeron sus mercedes por quanto se ha tenido noticia que en el Capítulo que los Padres Capuchinos de la Provincia de Aragón han tenido en el convento de Calatayud, el Reverendísimo Ministro General de la dicha Orden ha dispuesto que los religiosos navarros que hubiere en la dicha Provincia se congreguen en los conventos que hay en el Reino de Navarra y vivan en ellos separados de los religiosos naturales de Aragón, concediéndoles las Guardianías y estudios de cortes (sic) y teología y que aunque los diputados del reino de Navarra en conformidad de lo que acordaron con los padres de Aragón e instaron en que el convento de Rentería se uniese con los cinco de aquel reino, su Reverendísima resolvió que quedase indiferente por no ser su domicilio en ninguno de los dos reinos, afianzando esta resolución en la voz que se echó de que la Provincia de Guipúzcoa y villa de Rentería tenían más gusto en estarse unidos con los Padres de Aragón que con los navarros y porque los motivos que ha habido para esta división han consistido en antipatía de los naturales fines particulares y oposición de sujetos y no en las situaciones de los conventos y por la resolución que su Reverendísima ha tomado se reconoce con evidencia que en cualquiera convento que estuviesen juntos religiosos de ambas naciones queda en pie la causa de la separación y que respecto del decreto los Guardianes de Rentería solo lo serán de los religiosos que quisieren ser súbditos suyos por quedar a los navarros libre el recurso a sus conventos y que por esta razón ha de quedar este convento con riesgo y dentro de poco tiempo se disuelvan los fundamentos de su institución, malogrando tantos frutos espirituales como después de su fundación se han logrado en esta frontera por ser constante que

el mayor servicio de Dios y el único bien de los naturales de esta villa y la circunvecindad consiste en la frecuencia de los sacramentos y la explicación de la palabra de Dios y que esto se haga en la lengua universal de esta nobilísima Provincia lo cual se conoció por principal fundamento de su fundación, pues se puso por condición que se había de confesar y predicar en lenguaje vascongado cuya estimación obligó a sacar privilegio particular del Sumo Pontífice para que en el convento de Rentería se confesasen no obstante que se oponía a los institutos de su religión, todo lo cual se ha de frustrar y se ha de extinguir la devoción y calidad y frecuencia del dicho convento faltando los confesores y predicadores vascongados necesarios porque toda la gente popular y ordinaria de esta villa, del valle de Oyarzun, Irún, Fuenterrabía, Lezo, Alza y demás vecindad donde se recoge limosna son absolutamente vascongados y generalmente casi todos hacen recurso al dicho convento para la administración de los sacramentos y comunicar los casos que se les ofrecen como se ha reconocido todos estos años, pues cinco confesores vascongados asistentes continuamente no han podido tolerar el trabajo y cumplir con la obligación por lo cual siendo esta villa patrona del dicho convento y la que debe mirar por su conservación para que en conformidad de su primer instituto se continúe con los medios que se eligieron para el mejor servicio de Dios y bien universal de las almas y supuesto que para su efecto no suponen los religiosos aragoneses ni castellanos más que si fueran alemanes por consistir, como se ha dicho, el logro de tanto fruto como se coge en el dicho convento en que los religiosos asistentes sean vascongados y particularmente predicadores y confesores y que esta falta solamente la pueden sufrir los religiosos navarros y que estos simbolizan (sic) con los naturales de esta Provincia en las costumbres y lenguaje además de ser vecinos perpetuos con quienes tenemos comercio, correspondencia y comunicación continua y que los padres aragoneses provincial y Definidores no se han dignado de dar aviso y comunicar estas novedades a la villa, ha acordado que por parte de ella se escriba al Reverendísimo padre Ministro General se sirva de disponer que este convento de Rentería se agregue a los cinco conventos de navarra y corra con ellos en la conformidad que su Reverendísima ha dispuesto con sus naturales porque además del bien, consuelo y merced que recibirán los naturales, estimación y aumento que recrescerá al convento, excusará su Reverendísima los accidentes que pueden resultar de que solo en este convento esten unidos

los que en ningunos ha juzgado pueden vivir en comunidad y en conformidad y también el riesgo de que por huir de este inconveniente puede resultar recogiendo los religiosos navarros a sus conventos dejando al de esta villa a ella y a toda la circunvecindad sin consuelo, privados del mayor bien espiritual que tienen y expuesto todo a que reconociendo los fines particulares que divierten los motivos principales de su fundación se convierta el amor en aborrecimiento y la caridad, frecuencia y estimación en olvido y desprecio. Así bien acordaron se dé por instrucción y orden al dicho D. Martín de Amasa Procurador Juntero de esta dicha villa para la Junta General que esta M. N. y M. L. Provincia de Guipúzcoa celebrará en la su villa de Guetaria para que en nombre de esta dicha villa dé cuenta a su señoría de esta novedad y haga diligencias para que su señoría se sirva de escribir al Padre Ministro General en la conformidad que esta dicha villa, y también al reino de Navarra para que uniformemente se hagan las diligencias hasta conseguir el fin.»

En efecto, en la Junta X de las celebradas en la villa de Guetaria en la segunda quincena de Noviembre de 1654, presentó el Procurador Juntero de Rentería la petición correspondiente y la Junta acordó tomar esta causa por suya y que se le den las cartas de favor necesarias.

Hubiera sido del mayor interés conocer el documento Pontificio a que se alude en la reclamación de Rentería, pero no existe en este Archivo. Es posible que desapareciera en el incendio que destruyó el Convento a principios del año 1837, después de 225 años de existencia.

Por la copia,

S. M.